**LA SOUFFRANCE DES ENSEIGNANTS.**

**Une sociologie pragmatique du travail enseignant.**

****

Lantheaume Françoise & Hélou Christophe.

Paris, 2008, Presse Universitaire de France (PUF), 173 pages.

# Françoise Lantheaume, docteur en sociologie, Professeure, Directrice du laboratoire Education Culture et Politique (Lyon 2).

**Christophe Hélou,** Agrégé de sciences sociales, UMR Éducation & Politiques (Lyon 2-Inrp), professeur en classe préparatoire (EHESS).

C’est à l’analyse des « souffrances ordinaires des enseignants » que nous convient les deux auteurs. La recherche est menée à partir d’un corpus recueilli entre 2001 et 2003 par une équipe INRP (chercheurs et enseignants associés), en partenariat avec la MGEN par des méthodologies diversifiées et complémentaires. L’enquête sociologique principale est composée d’une quarantaine d’entretiens avec des personnes qui sont amenées, professionnellement, à travailler avec des enseignants en difficultés nommés « experts » dans le livre (médecins du travail, psychologues du travail, personnels des rectorats, membres des commissions d’aide aux personnels…) et d’une centaine d’entretiens d’enseignants et de chefs d’établissements répartis dans sept établissements du second degré. Puis des enquêtes de type ethnographique ont été menées pendant plus d’un an dans chacun des sept établissements : immersion en salle des professeurs, observations de cours et de réunion, entretiens longs, individuels et parfois collectifs, transcrits et analysés, qui fourmillent de récits d’activité et d’épreuves. Enfin, un questionnaire vient compléter ces matériaux déjà très riches. Cet important matériel a donné lieu à un rapport très volumineux, riche mais peu diffusé. Il est à noter que chaque établissement est très peu contextualisé dans l’ouvrage.

L’introduction donne de la légitimité à cette analyse en mettant en lumière le déséquilibre existant entre l’étude et la médiatisation de ce phénomène professionnel qu’est la souffrance. Elle présente ensuite l’optique qui servira d’analyse au travers des prélèvements *in situ*.

La structure tripartite choisie par les auteurs peut-être décrite avec le vocabulaire scientifique : constat, cause, conséquence ou encore avec un vocabulaire emprunté à la médecine : symptôme, origine, traitement. Cet emprunt est à dessein car naturellement avec un objet d’étude tel que la souffrance, les auteurs eux-mêmes sont sur ce terrain à maintes reprises soit par le biais des acteurs soit par l’usage de ce champ lexical.

La première partie s’attache à décrire la construction et les traitements des enseignants dits « en difficulté ». Elle nous révèle que c’est l’exposition sociale des difficultés enseignantes qui donne l’étiquette « enseignant en difficulté », que l’institution ne repère que les cas les plus lourds, ceux qui correspondent aux cinq critères précis (tuberculose, poliomyélite, cancers, maladies mentales, déficit immunitaire grave et acquis). Les autres cas, les plus nombreux, sont donc, eux, invisibles pour les experts institutionnels. Un décompte est donc inenvisageable. Cependant ils évoquent une augmentation du nombre de sollicitations (dont des « décrochages », des pétages de plomb) et l’âge des demandeurs changent. La souffrance des enseignants est issue des difficultés que ces professionnels rencontrent. Ceci implique donc que la personne tout comme les situations sont en cause.

Le premier diagnostic centré sur la personne est rendu difficile parce qu’il est souvent très difficile pour les enseignants de parler de leurs difficultés. Les symptômes évoqués sont la peur, le fait de « raser les murs », l’absentéisme répété, des problèmes de communication, l’incompétence dans la réalisation de tâches nouvelles. Les experts évoquent l’immaturité des personnes, le report de la responsabilité des difficultés sur d’autres personnes, un problème ancien, profond, réactivé, l’écart entre le prescrit et le réel comme causes de la souffrance.

Le second diagnostic celui lié au travail en lui-même et aux conditions d’exercice peut être mis en parallèle avec les travaux de Rolland Goigoux (2007) dans sa grille d’analyse du travail illustrant le contraste existant entre tâche et activité. Ainsi, trois types de situations sont propices à la souffrance au travail : la relation entre le professeur et les élèves (principalement des difficultés d’enrôlement dans la mise en activité des élèves), la relation entre le professeur et l’institution (organisation du travail, direction, évaluation) et la relation entre le professeur et les parents (transformation de la demande sociale produisant plus d’exigence). La durabilité de ces difficultés engendrant des épreuves réitérées est citée comme un invariant. A des situations « types » s’additionnent des épreuves plus ponctuelles.

L’institution met en place des politiques rectorales depuis moins de dix ans en relation avec l’introduction dans l’Education Nationale d’une préoccupation de gestion des ressources humaines et une montée de l’intolérance face à la défaillance professionnelle. Les dispositifs et les personnels recrutés n’ont pas de procédures permettant de stabiliser les processus de souffrance hors cadre institutionnel. Ainsi les experts parlent de « bricolage » et les récits de solution hors norme sont légion. Une tendance contemporaine de l’étude vise à déplacer le lieu d’alerte vers les établissements dans un but à la fois économique et préventif. De ce fait le personnel de direction intègre le collectif des experts et des dispositifs en les diversifiant encore.

« Les difficultés au cœur du travail enseignant », le titre de la deuxième partie est révélateur. Les auteurs s’attachent à décrire comment le travail enseignant nécessitant un engagement de soi important engendre fatigue, usure et sentiment d’échec, comment l’emprise du travail ne peut laisser aucun répit aux professeurs et comment l’évaluation défaillante de ce qu’est le « bon travail » rend une reconnaissance nécessaire, impossible. Ainsi la description de la mécanique de la souffrance s’oriente vers l’engrenage et celle de la dynamique vers le cumulatif, l’évolutif et la convergence.

La montée de la critique est une des évolutions du métier. La résultante en est un travail de justification. Il est vécu comme une remise en cause perpétuelle et produit un sentiment d’épuisement et de déqualification, d’autant plus que les enseignants répondent souvent personnellement de normes dont ils sont redevables sans en être les producteurs. En manque de reconnaissance de leur travail, ils s’interrogent sur leur utilité sociale. Cette posture défensive devant la critique amène les enseignants à attendre une solidarité forte de l’institution. Le désaveu des personnes ayant autorité, qui ont à faire face au même mouvement critique, impacte plus fortement et engendre un sentiment de disqualification. La perception qu’ont les enseignants de l’institution ne permet pas d’avoir des points de repère. Le ressenti engendré par les réformes, leur rythme, leur mode d’imposition, leur manque de légitimité ne fournit pas de points d’appui aux professeurs.

L’usure provient également de la multiplication et de la diversification des tâches. Les compétences inhérentes requises prennent le pas sur les seules compétences du pédagogue. L’usure vient aussi du travail de représentation de soi et de justification de son action. L’engagement de soi demandé pour faire tenir des situations conduit à un état de fatigue très prononcé. Eviter les distorsions entre les différents éléments exige une mobilisation cognitive, subjective et physique, source de fatigue dont la réitération aboutit au sentiment d’usure. L’immensité de la tâche d’intéressement et d’enrôlement des élèves semblant ne jamais pouvoir être terminée conduit à un découragement exprimé par la majorité des enseignants des sept établissements, y compris les plus engagés dans leur métier. L’usure liée au sentiment d’éternel recommencement et de tâche impossible est un élément important de compréhension de la souffrance du travail ordinaire.

L’organisation du travail enseignant et son empiètement sur la vie privée engendre une emprise, source d’usure. Cette organisation du travail est décrite selon le lieu (dans et hors établissement) et selon des critères de contrôle et d’obligation. La description souligne la porosité entre les sphères professionnelle et domestique et l’équilibre précaire voire métastable qui en découle. Cette continuité engendre une tension permanente et une absence de protection de soi.

La tension survient quand, pour réduire la complexité du réel afin d’être en capacité d’agir et de faire des choix, arbitrer est impératif mais se fait souvent seul. La pluralité des exigences est cause de stress et fatigue. La tension entre efficacité et justice se situe au cœur du métier. Cela impose une attitude de vigilance constante qui surcharge le travail et use. La crispation devient progressivement invivable et parvient à faire abandonner un principe clé du métier, fondement de son éthique, celui de l’éducabilité des êtres et de la sympathie à leur égard. Cela conduit l’enseignant à un désengagement protecteur. Dans le découragement dû à l’incapacité à tenir l’ambition, l’enseignant vit cette adaptation au métier avec fatalisme et un sentiment d’échec personnel. La souffrance ordinaire se situe en partie dans la frustration vécue dans la tâche professionnelle par rapport à l’idéalisation de cette tâche. Quand l’aspect répétitif intervient dans cet épuisement, le fatalisme peut s’installer, consistant à penser l’agir comme vain et inutile. Reconnaître sa lassitude ou son épuisement moral reviendrait à se reconnaître incompétent.

La difficulté à construire un accord sur ce qu’est le bon travail, celui qui serait reconnu efficace tout en respectant les règles techniques et éthiques du métier, apparaît même structurante des difficultés professionnelles et des souffrances individuelles. La question de l’évaluation apparait donc comme centrale d’autant plus que d’où qu’elle vienne (des élèves, des parents, de l’institution, des proches, des pairs) elle paraît aux yeux des enseignants comme défaillante. L’auto-évaluation est souvent source d’un jugement très dur qui crée et développe un sentiment de solitude et d’échec. Sans évaluation reconnue avec des critères stables, la reconnaissance du travail est compromise.

Le dernier pan de l’ouvrage retrace les différentes stratégies déployées par les enseignants soit pour dépasser les difficultés soit pour les contourner. Il s’appuie également sur des travaux sociologiques antérieurs (Christian Baudelot et Michel Gollac, 2001) mettant en évidence une structure tripolaire de l’expérience professionnelle : « bonheur, retrait, malheur ». Ainsi étudier le plaisir au travail prend son sens quand on souligne que son absence est une composante de la souffrance.

Mais recueillir les témoignages du plaisir apparait tout aussi ardu. Les enseignants utilisent des formules allant de la litote à l’euphémisme, un lexique souvent riche de qualificatifs révélateurs et des métaphores du monde sportif (défi, énergie, …) ou culinaire (tambouille, mayonnaise, …). Il apparait que le plaisir est éphémère, qu’il réside dans les toutes petites choses, qu’il est souvent le reflet de la réussite de l’élève, qu’il peut être lié à l’effort intellectuel, au retournement de situation délicate en réussite, qu’il peut résulter d’un travail d’équipe. Le plus remarquable dans l’expression du plaisir est sa modération et le fait de le présenter comme fugace, fragile et non permanent. Ce qui traduit donc un climat instable. Le métier d’enseignant est vécu comme une succession d’épreuve où tout peut basculer d’un seul coup.

Les issues face aux difficultés sont soit interne au métier soit en extériorité. L’engagement, le désengagement, la pédagogie, la formation, le renouvellement des routines, le travail collectif, les projets, le temps partiel, la cessation progressive d’activité, le syndicalisme, le choix des classes, le statut de professeur principal, la relativisation ou le déni des difficultés, l’investissement dans une tâche ou dans des activités extérieures, jusqu’à la sortie du métier sont autant d’issues aux difficultés dans le travail. Même si l’objectif de ce choix dans ces issues n’est pas toujours opérer de manière consciente.

En conclusion, les auteurs avancent que la souffrance au travail est multifactorielle, elle est à mettre en relation avec l’impact des nouveaux modes de management (politique éducative, décentralisation, autonomie locale), avec le contexte de l’établissement qui a un poids important dans les conditions de travail, dans l’activité des enseignants, dans leurs difficultés, avec un doute sur les finalités et le contenu du travail au moment où une redéfinition du métier est à l’œuvre. Ils formulent un plaidoyer en faveur du rôle que les enseignants ont à jouer dans la redéfinition du métier qui est justement un des enjeux fort pour définir des repères et des règles du métier leur assurant d’être des interlocuteurs contributifs et offensifs dans les débats et controverses à propos des transformations de leur travail impulsé par le haut (politique) et par le bas (le public). Dans ce sens il faut rendre possible la coopération entre pairs et la coordination du travail afin de construire ces points de repère pour agir et protéger contre un isolement dangereux. Cela implique un jugement sur le travail de l’autre, des débats, dans un cadre sûr. Par ailleurs, la solidarité de l’institution à l’égard de ses personnels doit être repensée en rapport à la montée de la critique afin de conforter les professeurs dans leur statut pour affronter plus facilement la critique. Cette montée de la critique pourrait être abordée positivement comme une contrainte nouvelle d’exigence de justification et de professionnalité. Enfin l’ambivalence de l’institution, entre aide et procédure disciplinaire ne facilite pas l’action des experts de la difficulté enseignante. Au final reconstruire une fierté dans le métier enseignant à partir d’une professionnalité nourrie de l’expérience collective et de délibérations entre pairs, se confortant de façon dynamique au cadre normatif imposé et au débat public, serait prometteur de développement personnel autant que de réussite professionnelle, de plaisir au travail pour les professeurs et les élèves.